

Tu conçois souvent tes installations dans une logique collective et performative, où les visiteurs sont invités à interagir avec les objets. Ici, par exemple, ils peuvent s'asseoir pour passer un moment au salon. Est-ce une dimension que tu imagines dès la conception du projet, en amont du travail de production ?

La sculpture sans usage ne fait plus vraiment de sens pour moi aujourd'hui. Ce qui m'intéresse c'est la relation, ou plutôt les relations, que peut déployer un projet et qui peuvent aussi être générées par un dispositif, ou tout simplement par les objets eux-mêmes. Du coup, une des premières questions que je me pose avant de penser une exposition, c'est quelle expérience je veux donner à vivre aux personnes qui traverseront ces espaces. Et j'ai plutôt envie de générer des expériences qui s'incarnent notamment par la sollicitation des sens, ainsi que la dimension hospitalière et conviviale des espaces.



Tabouret, céramique, 2023



Lampadaire, céramique, 2023

**Aujourd'hui, la recherche archéologique ne peut être déconnectée des attentes de la société qui l'entoure. Cette science, qui étudie le passé, inscrit ses actions dans le présent et donne matière à réflexion pour envisager le futur. De la même manière, ta démarche artistique intègre pleinement ces préoccupations sociétales. Par le biais de cette exposition, ces deux approches se répondent comme en miroir. Que retiendras-tu de cette expérience ?**

Exposer dans un musée archéologique vient pour moi confirmer une hypothèse que j'avais émise il y a quelques temps sur l'influence des objets sur nos manières de penser le monde. Est-ce que les objets (leurs formes, leurs matières) peuvent influencer les relations que nous entretenons avec eux et est-ce que cette influence peut aussi être exercée plus largement sur notre manière de voir le monde ? J'ai voulu en faire l'expérience moi-même et, du fait que le musée archéologique montre principalement des objets d'usage quotidien, je me suis permise de fabriquer des objets qui habiteront mon espace domestique en m'inspirant, entre autres, de formes présentes au musée. Ainsi le passé devient une matière à penser les formes et, quand je vois notamment les motifs zoomorphes ou floraux, je me dis que moi aussi, j'aimerais relationner au quotidien avec ce genre d'objets !



Discussion entre  
**Tiphaine Calmettes**  
et  
**Diane Dusseaux**  
directrice  
du Site archéologique Lattara -  
musée Henri Prades



MO.CO. MONTPELLIER  
CONTEMPORAIN



## Discussion entre Tiphaine Calmettes et Diane Dusseaux, directrice du Site archéologique Lattara–musée Henri Prades

Le travail de la terre occupe une place centrale dans ta pratique artistique. Cette matière est également omniprésente à Lattara, que ce soit dans les constructions de bâtiments (utilisation de la terre crue) ou la production d'objets usuels (céramiques, chenets zoomorphes, foyers décorés...). Pour les archéologues, c'est un élément familier dont on éprouve régulièrement le contact physique. En tant qu'artiste, que représente le recours à ce matériau pour toi ?

Je suis arrivée à la céramique et à la terre crue pour des raisons très différentes et, bien que ces matériaux soient très proches, ils ne se travaillent pas du tout de la même manière et ne représentent pas la même chose non plus pour moi.

Je me suis mise à faire de la céramique car j'avais besoin et envie de fabriquer mes propres contenants pour mes expériences culinaires. Ça s'est donc imposé assez naturellement à moi. Mais j'ai vraiment été prise d'amour pour ce matériau lorsque j'ai découvert la cuisson à bois et le travail des cendres lors d'une résidence au centre céramique La Borne en 2020.

J'ai rencontré la terre crue en cherchant une alternative au béton, car je faisais beaucoup de sculpture en béton à cette époque. Je cherchais un matériau plus respectueux de l'environnement et je suis tombée plus ou moins par hasard sur un chercheur et un maçon, tous deux spécialisés dans la construction en terre crue. Les matériaux, comme les savoir-faire et les procédés de fabrication qui les accompagnent (chantier

collectif participatif par exemple), ont beaucoup influencé mon travail.

Dans les deux cas (céramique et terre crue), il s'agit d'une matière plus ou moins molle à laquelle on peut donner forme presque sans autre outil que la main. Ce sont des techniques relativement facilement appropriables, et donc aussi facile à transmettre. L'une se fixe dans le temps par la cuisson, tandis que l'autre reste réversible et constamment transformable. Toutes deux sont liées à des usages : l'une est plutôt à l'échelle de l'espace domestique, tandis que l'autre se prête davantage à la construction architecturale et pérenne.

Le fait étant que je ne m'en lasse pas et que j'ai encore plein de choses à apprendre et à découvrir avec elles !



Pichet, céramique, 2023



Théâtre d'objets, installation composite, 2023

Quelle importance accordes-tu au geste et aux savoir-faire dans ton processus de création ? y a-t-il une place laissée au hasard, à l'expérimentation ?

Je donne de plus en plus de place au geste et à la vie / résistance / comportement de la matière. J'essaie de développer des manières de faire qui laissent de la place au matériau, et donc une forme d'incontrôlé même si, des fois, il faut se battre contre le désir de bien faire, de maîtriser. Mais au fond, c'est ce que je ne contrôle pas qui m'excite car ça me donne l'opportunité d'être surprise par les formes qui apparaissent. Je laisse la possibilité qu'une forme émerge sans l'avoir complètement pensée.

Quant à l'expérimentation, elle se fait souvent en temps réel. N'ayant pas eu d'atelier pendant de nombreuses années, la production d'expositions était le lieu même de l'expérimentation, car je n'avais pas vraiment la possibilité d'essayer les choses avant. Par ailleurs mes savoir-faire ne sont pas très poussés. Par exemple, je n'ai jamais eu de formation en céramique, ce qui m'oblige à apprendre en faisant. J'aime beaucoup ça, bien que ça puisse parfois être un peu risqué !

J'ai toujours aimé prendre le temps de production comme un temps d'apprentissage, ne pas mettre toute l'attention dans le résultat mais aussi dans le processus et le temps de fabrication.

Tes œuvres entrent en résonance avec les théories développées par Philippe Descola, notamment sur la remise en cause du dualisme nature / culture, conceptualisé par la pensée occidentale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tu collabores d'ailleurs volontiers avec des anthropologues, des sociologues ou des philosophes. Est-ce que les sciences sociales sont pour toi une source d'inspiration, au même titre que les motifs zoomorphes ou floraux de l'Antiquité ?

En effet, mon inspiration se trouve souvent dans la rencontre d'idées lues, entendues et de formes vues. Je suis très à l'écoute des recherches en sciences sociales actuelles et je suis souvent en discussion avec des chercheurs, ce qui a une certaine influence sur l'évolution de ma pratique. En ce qui concerne les formes, je ne me sens pas tellement touchée par les formes actuelles mais plutôt par certaines esthétiques plus anciennes, que ce soit en effet les motifs zoomorphes ou floraux de l'Antiquité, ceux des églises romanes, les statues-menhirs anthropomorphes... Dernièrement, j'ai eu la chance de parcourir certains jardins de la mouvance maniériste du XVI<sup>e</sup> siècle qui m'ont émerveillée !

J'y pioche sans gêne des motifs que je croise, hybride et remanie en les intégrant dans des objets utilitaires. C'est une manière pour moi de repeupler les espaces de vie.